

KATHY REICHS

Née à Chicago, Kathy Reichs est anthropologue et fait partie des quatre-vingt-huit anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology et collabore fréquemment avec le FBI et le Pentagone. Elle s'impose dès son premier roman, *Déjà dead* (1998, récompensé par le prix Ellis), dans lequel apparaît pour la première fois son héroïne Temperance Brennan, également anthropologue judiciaire. Depuis, elle a notamment publié, aux éditions Robert Laffont, *À tombeau ouvert* (2006), *Meurtres à la carte* (2007), *Terreur à Tracadie* (2008), *Les os du diable* (2009), *L'os manquant* (2010), *La trace de l'Araignée* (2011), *Substance secrète* (2012), *Perdre le Nord* (2013), *Terrible trafic* (2014), *Macabre retour* (2015), *Délires mortels* (2016) et *Petite collection d'os* (2017). Elle a écrit également une série de romans avec son fils Brendan Reichs. *Viral* (Oh ! Éditions, 2010), *Crise* (Oh ! Éditions, 2011), *Code* (XO Éditions, 2013), *Risque* (XO Éditions, 2015) et *Rival* (XO Éditions, 2016), qui mettent en scène Victoria Brennan, la nièce de la célèbre Temperance Brennan. Kathy Reichs participe à l'écriture du scénario de *Bones*, adaptation des aventures de Temperance Brennan pour la télévision, dont elle est aussi productrice.

Suivez Kathy Reichs sur :

www.facebook.com/kathyreichsbooks

www.twitter.com/KathyReichs

www.kathyreichs.com

 laffontcanada

DÉLIRES MORTELS

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET

DÉJÀ DEAD
PASSAGE MORTEL
MORTELLES DÉCISIONS
VOYAGE FATAL
SECRETS D'OUTRE-TOMBE
OS TROUBLES
MEURTRES À LA CARTE
À TOMBEAU OUVERT
ENTRE DEUX OS
TERREUR À TRACADIE
LES OS DU DIABLE
L'OS MANQUANT
SUBSTANCE SECRÈTE
PERDRE LE NORD
TERRIBLE TRAFIC
MACABRE RETOUR

KATHY REICHS

DÉLIRES MORTELS

Traduit de l'américain
par Nathalie Beunat

ROBERT LAFFONT

Titre original :
SPEAKING IN BONES

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5 ; d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2015, Temperance Brennan L.P.,
© 2016, Éditions Robert Laffont S.A., Paris,
pour la traduction française
ISBN 978-2-266-27866-9

*À Cooper Eldridge Mixon,
né le 14 juillet 2014*

Chapitre 1

Je ne suis plus attachée. La peau de mes poignets et de mes chevilles est à vif à cause des sangles. Je sens une bosse derrière l'oreille, et mes côtes sont toutes endolories. Je n'ai pas le souvenir de m'être cognée la tête. Je suis allongée et je ne bouge pas, car tout mon corps me fait souffrir. Comme une victime d'accident de la route. Comme la fois où je suis tombée de vélo. Pourquoi ma famille ne vient-elle pas à mon secours ? Je ne manque donc à personne ? Je n'ai qu'elle, ma famille. Aucun ami. C'est atroce. Je me retrouve toute seule. Si seule. Depuis combien de temps je suis ici ? Et dans quel endroit ? Le monde entier m'abandonne. Tout s'estompe. Les gens aussi. Est-ce que je suis éveillée ou endormie ? Est-ce que je rêve ou c'est la réalité ? Est-ce la nuit ou bien le jour ?

Ils vont encore me faire du mal quand ils vont revenir. Pourquoi ? Pourquoi une telle chose m'arrive à moi ? Je n'entends rien. Non, ce n'est pas vrai. J'entends les battements de mon cœur. Le sang battre à mes tempes. J'ai un goût atroce dans la bouche. Sans doute du vomi coincé entre mes dents. Je respire une odeur de ciment. Et l'odeur âcre de ma transpiration. De mes cheveux gras. Je déteste avoir les cheveux sales. Je vais ouvrir mes yeux. Je soulève une paupière. L'autre est collée. Je ne vois pas grand-chose. Tout est flou, comme lorsqu'on est sous l'eau et qu'on regarde vers la surface.

Je déteste ce moment, cette attente. C'est là que les images submergent mon cerveau. Je ne sais plus si ce sont des souvenirs ou des hallucinations. Je le vois. Lui. Toujours habillé en noir, son visage cramoisi et perlé de sueur. J'évite de croiser son regard. Je fixe uniquement ses chaussures. Des chaussures bien cirées. La flamme vacillante de la bougie dessine sur le cuir un petit ver jaune qui se tortillerait. L'homme est penché au-dessus de moi, malveillant, immense. Il tend son visage répugnant vers moi. Il pue. Je sens son haleine rance sur ma peau. Il se fâche et me relève d'un coup en me tirant par les cheveux. Je vois ses veines gonfler. Il se met à crier, mais ses paroles ont l'air de surgir d'une autre galaxie. Comme si je l'entendais de très loin, que mon corps était bloqué ici. Je vois sa main s'approcher ; elle serre si fort l'horrible truc qu'elle en tremble. Je suis toute flageolante, mais je reste sans réaction. Ou bien suis-je morte ?

« Non ! Pas maintenant ! Je ne veux pas ça maintenant ! »

Je sens des fourmillements dans mes mains. Elles sont glacées. Je n'aurais pas dû parler de lui. Je n'aurais pas dû dire qu'il était répugnant.

Oui. Ils sont en chemin.

« Pourquoi est-ce que ça m'arrive à moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? J'ai toujours essayé de bien me comporter. J'ai toujours écouté maman. Ne les laisse pas me tuer, maman ! Ne les laisse pas me tuer ! »

Tout devient confus dans ma tête. Il faut que j'arrête de parler.

Silence. Grincement d'une porte qu'on ouvre. Qu'on referme.

Bruits de pas. Des pas lents. Des pas lourds.

— Reprends ta place.

— Non !

— Ne me résiste pas.

— Laissez-moi tranquille !

Respiration saccadée.

Coup audible.

— Je vous en prie, ne me tuez pas.

— Fais ce que je dis.
Des sanglots.
Le bruit d'un corps que l'on traîne.
Gémissements. Rythme cadencé.
— Est-ce que tu es à ma merci ?
— Sale putain !
De plus en plus fort. De plus en plus près.
Chuintement.
Cliquetis du métal qui se referme d'un claquement
sec.
— Tu vas mourir, sale petite pute !
— Tu vas me répondre maintenant ?
— Salope !
Martèlement de doigts nerveux. Des bruits de griffures.
— Donne-moi ce que je veux !
Pfff ! Sifflement d'un jet de salive.
— Tu réponds ?
Gémissements.
— C'est que le début, tu vas voir.
Grincement d'une porte. Porte claquée violemment.
Silence total. Sanglots.
« Je vous en prie, ne me tuez pas.
Je vous en prie, ne me tuez pas.
Je vous en prie.
Tuez-moi. »

Chapitre 2

Les mains de la femme présentaient un renflement pâle aux jointures de ses doigts dont la peau était ridée et gercée. D'un index noueux, elle a pressé une touche sur l'objet rectangulaire contenu dans le sac Ziploc.

La pièce s'est emplie d'une étrange atmosphère.

Je suis restée assise, incapable de bouger, le duvet sur ma nuque hérissé telles des herbes folles sous l'effet de la brise.

La femme me fixait d'un regard sévère. Ses yeux verts mouchetés de jaune me faisaient penser à ceux d'un chat. Un chat qui pouvait prendre son temps avant de bondir avec une précision implacable.

J'ai laissé s'étirer le silence. En partie pour me calmer les nerfs. Mais surtout pour encourager cette femme à m'expliquer l'objet de sa visite. J'avais un avion à prendre dans quelques heures à peine. Et pas mal de choses à faire avant de me rendre à l'aéroport afin de m'envoler pour Montréal rejoindre Ryan. Je n'avais vraiment pas besoin de ça. Pourtant je devais connaître la signification des sons terribles que je venais d'écouter.

Penchée en avant sur sa chaise, la femme était nerveuse, dans l'expectative. Grande, dans les 1,80 m, elle portait des bottes, un jean et une chemise en toile de jean aux manches retroussées. Ses cheveux avaient la même teinte ocre que le sol en terre battue de Roland-Garros.

Elle les avait remontés au sommet de son crâne, en un chignon.

J'ai détaché mon regard de ses yeux de chat pour fixer le mur derrière elle. Plus exactement un cadre affichant le certificat du Bureau américain d'anthropologie judiciaire attribué à Temperance Brennan. Diplômée ABFA. Je me souviens que l'examen avait été pénible.

J'étais seule avec ma visiteuse dans la pièce de douze mètres carrés allouée au consultant en anthropologie judiciaire du Bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, le MCME. J'avais laissé la porte ouverte. Je me demande bien pourquoi. D'habitude, je la ferme. Quelque chose chez cette femme m'avait mise mal à l'aise.

Des bruits familiers de mon lieu de travail me parvenaient depuis le couloir. La sonnerie d'un téléphone. Le tiroir d'une chambre froide coulissant à toute vitesse puis se refermant dans un clic. Une civière sur roulettes en caoutchouc se dirigeant vers une salle d'autopsie.

— Je suis désolée. (J'étais contente du ton calme avec lequel je venais de m'exprimer.) La personne de l'accueil m'a indiqué votre nom, mais j'ai égaré le papier sur lequel je l'avais noté.

— Strike. Hazel Strike.

Cela a déclenché un petit signal dans mon cerveau. Mais quoi ?

— Les gens me surnomment Lucky.

Je n'ai rien répondu.

— Mais je ne compte jamais sur ma chance. Je travaille dur pour mes affaires.

Bien qu'elle ait visiblement dépassé la soixantaine, Strike possédait le timbre de voix d'une jeune fille de vingt ans. Son accent suggérait qu'elle venait certainement de la région.

— Et que faites-vous dans la vie, mademoiselle Strike ?

— Madame. J'ai perdu mon mari il y a six ans.

— Je suis désolée.

— Il connaissait les risques. Vous choisissez de fumer. (Léger haussement d'épaule.) Vous en payez le prix.

— Que faites-vous dans la vie ? ai-je répété, désireuse de ramener Strike sur ce terrain-là.

— Je renvoie les morts chez eux.

— J'ai peur de ne pas comprendre.

— Je fais le lien entre des corps et des personnes disparues.

— Ça, c'est la mission de la police, assistée des coroners et des médecins légistes.

— Bien sûr, et vous, les pros, vous réussissez à chaque fois.

J'ai ravalé ma réponse. Strike venait de marquer un point. Les statistiques du moment estiment à environ 90 000 le nombre de personnes disparues aux États-Unis, tandis que le nombre de restes humains non identifiés au cours des cinquante dernières années plafonne à 40 000. Des chiffres que j'avais récemment consultés indiquaient qu'en Caroline du Nord, on comptabilisait au total 115 UID, autrement dit 115 morts non identifiés.

— De quelle manière puis-je vous aider, madame Strike ?

— Lucky.

— Lucky.

Strike a déposé le sac Ziploc près d'un dossier jaune canari sur mon sous-main. À l'intérieur du sac transparent se trouvait un rectangle en plastique gris d'environ deux centimètres et demi de largeur, de cinq centimètres de long et d'un centimètre d'épaisseur. Un anneau métallique à une extrémité suggérait sa double fonction, à la fois porte-clés et enregistreur. Une boucle en tissu bleu délavé indiquait qu'il avait dû être accroché autrefois sur la ganse d'un jean.

— Sacré petit gadget, a commenté Strike. Commande vocale, mémoire flash interne de deux gigs, tout ça pour moins de cent dollars.

Le dossier jaune me rappela à l'ordre. Tel un reproche. Deux mois plus tôt, un homme était mort devant sa télé,

dans son fauteuil inclinable, la télécommande toujours à la main. Son cadavre momifié avait été retrouvé le week-end dernier par le propriétaire du logement, accablé. Il me fallait conclure mon entretien, puis retourner à mes analyses. Rentrer ensuite chez moi pour boucler mes bagages et confier le chat au voisin.

Mais ces voix ! Mon pouls poursuivait son rythme effréné. J'ai attendu.

— L'enregistrement dure presque vingt-trois minutes. Mais les cinq minutes que vous venez d'écouter sont suffisantes pour vous donner une idée de la situation, a-t-elle déclaré en inclinant légèrement la tête. (Son chignon s'en est trouvé décentré.) Ça vous a collé la chair de poule, pas vrai ?

— Oui, c'est assez dérangeant à l'oreille.

C'était un euphémisme.

— Vous croyez ?

— Vous devriez peut-être faire écouter la bande à la police.

— C'est à vous que je l'ai transmise, doc.

— On entend trois voix, n'est-ce pas ?

La curiosité était en train de surmonter toutes mes réticences. Et l'inquiétude aussi.

— C'est mon avis : deux hommes et la jeune femme.

— Que se passe-t-il ?

— Je l'ignore.

— Qui parle ?

— J'ai une théorie sur une des voix.

— Et qui est ?

— Est-ce qu'on peut revenir un peu en arrière ?

J'ai jeté un coup d'œil furtif à ma montre, mais pas assez discrètement.

— À moins que vous ayez comme « mission » d'étiqueter des noms sur les morts, a-t-elle ajouté d'un ton sarcastique en mimant les guillemets avec ses doigts au terme que j'avais employé plus tôt.

Je me suis penchée en arrière en ayant l'air hyper attentive à ce qu'elle s'apprêtait à me dire.

— Que savez-vous des investigations sur le Net ?

Nous y voilà. J'ai prié pour que ma voix soit la plus neutre possible, et ma réponse concise.

— Ce sont des enquêtes menées par des internautes qui compétitionnent pour résoudre des affaires criminelles non élucidées.

Et j'aurais pu préciser : menées par de soi-disant scientifiques et de soi-disant flics. Des fans trop zélés de *NCIS*, *Cold Case*, *CSI* ou *Bones*.

Strike a froncé les sourcils. Ils étaient bruns, ce qui tranchait avec la pâleur de sa peau et ses cheveux faussement poil de carotte. Elle m'a observée un bon moment.

— Quand les gens meurent, pour la plupart d'entre eux, on organise des obsèques, une veillée funèbre, une messe d'adieu. Leur notice nécrologique paraît dans le journal. Certains ont droit à des cartons avec leur photo entourée d'anges ou de saints, ou d'autres trucs dans le genre. Si vous êtes quelqu'un de célèbre, on vous fera peut-être l'honneur de donner votre nom à une école ou à un pont. C'est ce qui est censé se passer. Parce que c'est la façon dont nous gérons la mort. En rendant hommage à une vie bien remplie. Mais qu'arrive-t-il si quelqu'un disparaît purement et simplement ? Comme ça ! (Strike a claqué des doigts.) Un homme part à son travail et s'évanouit dans la nature ? Une femme monte dans un bus et n'en redescend jamais ?

Je m'apprêtais à lui répondre, mais elle a poursuivi.

— Et que se passe-t-il quand un corps ne peut être identifié ? Un cadavre retrouvé sur le bas-côté d'une route, dans un étang, roulé dans un tapis et planqué dans une remise ?

— Comme je l'ai expliqué, c'est le rôle de la police et des médecins légistes. Nous faisons notre maximum pour que tous les restes humains soient identifiés, peu importe leur état ou les circonstances de leur découverte.

— Peut-être qu'ici c'est le cas. Mais vous savez aussi bien que moi qu'ailleurs, c'est juste des conneries. Un cadavre aura peut-être de la chance. On l'examinera, à

la recherche de cicatrices, de piercings, de tatouages, de vieux traumatismes ; on fera des prélèvements d'ADN. Un corps en décomposition ou un squelette pourrait finir entre les mains d'une experte comme vous. Vous allez retracer sa dentition, déterminer son sexe, son âge, sa race et sa taille, et entrer tout ça dans votre base de données. Dans une autre juridiction, ces mêmes restes feraient simplement l'objet d'un bref examen, avant d'être conservés dans une chambre froide ou au fond d'un sous-sol. Le corps non identifié sera alors gardé quelques semaines, parfois quelques jours, puis incinéré ou enterré dans une fosse commune.

— Madame Strike...

— Disparus, assassinés, abandonnés, jamais signalés. Ce pays regorge de morts oubliés. Et quelque part, quelqu'un s'interroge et se soucie de chacune de ces âmes.

— Et mener des enquêtes sur Internet vous semble le moyen de résoudre le problème.

— Exactement, a-t-elle dit en remontant ses manches sur ses bras, comme si le tissu était soudain devenu trop serré sur sa peau.

— Je vois.

— Vraiment ? Avez-vous déjà visité un site de ce genre ?

— Non.

— Savez-vous ce qui se passe sur ces forums ?

Devant cette question rhétorique, j'ai trouvé inutile de répondre.

— Les victimes non identifiées sont affublées de charmants petits surnoms. Princess Doe. The Lady of the Dunes. Tent Girl. Little Miss Panasoffkee. Baby Hope.

Une étincelle a jailli dans mon cerveau, connectant quelques synapses.

— C'est vous qui avez identifié Old Bernie, ai-je dit.

Bernie était un squelette incomplet découvert par des randonneurs derrière un refuge, sur le Neusiok Trail de la forêt nationale de Croatan, en Caroline du Nord, en

1974. Les restes avaient été envoyés au Bureau du médecin légiste en chef, situé à cette époque à Chapel Hill, et ils semblaient bien être ceux d'un vieil homme de race blanche. Un policier de New Bern avait été chargé de l'affaire mais n'avait pas réussi à établir l'identité de la victime.

Durant des années, le squelette était resté dans une boîte en carton stockée dans une réserve du Bureau du médecin légiste en chef. On avait fini par le baptiser « Old Bernie », en souvenir de New Bern, la ville la plus proche de l'endroit où on l'avait retrouvé.

Des articles étaient parus au moment de l'enquête sur Old Bernie, à Raleigh, Charlotte, New Bern, et les villes avoisinantes. L'affaire avait resurgi avec la photo d'une reconstruction faciale publiée dans un journal de New Bern, le *Sun Journal* daté du 24 mars 2004, pour le trentième anniversaire de la découverte du gentleman. Personne ne s'était présenté pour réclamer les os.

En 2007, un technicien du Bureau du médecin légiste en chef m'avait signalé ce cas. Et j'avais accepté d'y jeter un œil.

J'en étais arrivée à la conclusion que les restes étaient ceux d'un Afro-Américain édenté qui avait entre 65 et 80 ans au moment de sa mort. Mais je n'étais pas d'accord avec une des découvertes fondamentales de mon prédécesseur. J'ai suggéré que le surnom de la victime soit modifié en « Bernice ». Les caractéristiques du pelvis étaient incontestablement celles d'une femme.

Après avoir effectué des prélèvements d'ADN en vue d'une future identification, Old Bernie est retournée dans sa boîte en carton à Chapel Hill. L'année suivante, le NamUs, le fichier central des personnes disparues non identifiées, a été mis en ligne gratuitement et ouvert à tous. NamUs était une base de données établissant la liste des restes de victimes non identifiées, ce qu'on appelle les UID dans le jargon des flics, et celle des personnes portées disparues, les MP, toujours dans le jargon des flics. J'avais consigné le descriptif de cette affaire

dans la partie UID, et des apprentis détectives ont alors surgi comme une nuée de mouches.

— Ouais, c'est bien moi, a admis Strike.

— Comment avez-vous fait ?

— Une simple question d'obstination.

— C'est vague.

— J'ai scanné des milliards de photos à partir de NamUs et d'autres sites répertoriant les personnes disparues. J'ai passé un nombre incalculable de coups de fil pour enquêter sur des vieilles dames sans dents. Aucune de ces deux options ne m'a fourni la moindre piste. Alors j'ai continué mes recherches hors Internet. J'ai consulté les archives de la presse locale, discuté avec des flics de New Bern et du comté de Craven, avec des gardes forestiers à Croatan, ce genre de choses. Rien.

« Et puis j'ai eu une intuition. J'ai téléphoné à des hospices de vieux, et j'ai découvert une maison d'accueil à Havelock dont une patiente avait disparu en 1972 : Charity Dillard. L'administrateur avait signalé sa disparition, mais personne ne s'en était vraiment soucié. L'endroit étant situé près d'un ponton sur le lac, tout le monde avait pensé à une noyade. Aussi, lorsque le squelette d'Old Bernie a été découvert deux ans plus tard, aucun lien n'a été établi, simplement parce qu'on supposait que le squelette était celui d'un homme. Fin de l'histoire. »

— Jusqu'à ce que vous fassiez le rapprochement.

J'avais eu vent de l'identification par le médecin légiste en chef de l'État.

— Dillard avait un petit-fils qui vivait à L.A. Il a fourni un prélèvement d'ADN qui collait avec vos échantillons. Affaire *réellement* classée.

— Où se trouve Dillard aujourd'hui ?

— Le petit lui a offert une pierre tombale. Il a même fait le trajet depuis la côte Ouest pour l'enterrement.

— Beau travail.

— Ça n'était pas juste, qu'elle reste ainsi dans une boîte en carton.

Elle a eu de nouveau ce léger haussement d'épaule.

Je savais à présent pourquoi Strike était assise dans mon bureau.

— Vous êtes venue me voir au sujet de restes non identifiés, ai-je dit.

— Oui, m'dame.

J'ai fait un geste avec la paume de ma main pour l'inviter à poursuivre.

— Cora Teague. Jeune femme blanche de 18 ans. Elle s'est volatilisée il y a trois ans et demi dans le comté d'Avery.

— A-t-elle été portée disparue ?

— Pas officiellement.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Que personne n'a pris la peine de remplir une fiche MP. Je l'ai trouvée sur un site de crimes non résolus. La famille pense qu'elle est partie de sa propre initiative.

— Vous leur avez parlé ?

— Oui.

— Est-ce fréquent dans ce type d'enquêtes sur le Net ?

— Il est arrivé quelque chose à cette enfant et personne ne lève le petit doigt.

— Avez-vous contacté les autorités de la région ?

— Elle était majeure. Elle avait donc le droit d'aller et venir comme bon lui semblait. *Bla bla bla.*

— Vous croyez que Cora Teague est la fille sur cet enregistrement ?

Strike a doucement hoché la tête.

— Pourquoi m'avoir apporté cela ?

— Je suis sûre que vous avez des restes de Teague entreposés ici.

Chapitre 3

— Je devrais peut-être demander à un policier de se joindre à nous.

— Surtout pas.

Prenant conscience de son ton cassant, elle a ajouté :

— Pas encore.

— D'accord.

Pour le moment.

— Racontez-moi ce que vous savez sur Teague.

— Si vous m'accordez une minute, je veux bien vous faire partager ce que j'ai découvert.

Strike a haussé légèrement l'épaule encore une fois. Pas vraiment un haussement, plutôt un tic nerveux au ralenti. Ou une tentative inconsciente de remettre sa colonne vertébrale dans l'axe.

— Cora est née en 1993. Elle était la quatrième de cinq enfants. Son père, John Teague, possédait une station-service jumelée à un dépanneur-quincaillerie-boutique d'articles de pêche. Sa mère, Fatima, était mère au foyer, mais travaillait parfois à la caisse du magasin. L'aîné des frères, Owen Lee, et les deux sœurs, Marie et Veronica, sont mariés. Lui travaille dans l'immobilier jusqu'à ce que les affaires tournent mal, puis lance une entreprise de dressage canin. Les sœurs habitent hors de l'État. Je ne suis pas sûre au sujet d'Eli. C'est le benjamin, dans les 19 ans, je dirais. Owen Lee et les parents vivent à moins de quelques kilomètres les uns des autres.

Vision des Blue Ridge Mountains. Une image de maman a soudain surgi avant de se dissiper.

J'ai acquiescé d'un hochement de tête pour prouver que je l'écoutais avec attention.

— Selon une information publiée sur CLUES.net, Cora a mystérieusement disparu il y a environ trois ans et demi.

— CLUES.net ?

— C'est le nom d'un site qui permet à chaque citoyen qui le souhaite de signaler une disparition. C'est comme le NamUs, mais celui-ci est un site privé.

— Et vous avez trouvé une entrée sur CLUES pour Cora Teague ?

Je voulais être certaine d'avoir bien compris.

— Exact.

— Qui a publié cette info ?

— C'est là que ça devient compliqué. (Strike a planté ses coudes sur ses deux cuisses, en agitant ses mains.) CLUES.net garantit un anonymat total à ses utilisateurs.

— Est-ce la règle en matière de sites de recherche de personnes disparues ?

— Non. Mais le type qui gère CLUES est persuadé que les gens seront plus enclins à envoyer des renseignements si on ne leur demande pas de créer un compte.

— Un utilisateur n'a donc pas besoin de fournir son nom pour publier une info sur une MP, ni pour participer à un forum ?

— Exactement. Et ceux qui sont notés comme portés disparus n'ont pas nécessairement été listés dans les circuits officiels.

— Ce qui signifie que la mention d'un rapport de police n'est pas obligatoire.

Ça me semblait déliant.

— Vous avez pigé. Par conséquent, chaque MP n'a pas forcément été suivie dans le cadre d'une enquête. Quand c'est le cas, ce site joue le rôle d'un centre d'informations fournissant astuces et conseils.

— Ça veut dire en gros que n'importe quel taré sur cette terre peut entrer n'importe quelle connerie.

— Ce n'est pas à ce point-là.

Elle était sur la défensive.

— Mais vous n'avez aucune idée de l'individu qui a cité le nom de Teague.

— Voulez-vous entendre la suite ?

— Allez-y.

— Puisque Cora Teague n'a jamais été officiellement déclarée disparue, son cas n'a reçu aucune couverture médiatique. Même sur le site, il n'a suscité aucun intérêt. J'imagine que si on avait retrouvé son cadavre quelque part, si elle avait figuré dans une base de données de restes non identifiés, personne n'aurait songé à faire le lien avec elle. Elle n'attendait que moi.

— C'est votre défi.

— Ouais.

— Et vous aimez les défis.

Je commençais vraiment à ressentir de mauvaises ondes.

— Vous avez quelque chose à redire à ça ?

— Alors que s'est-il passé ensuite ?

— Selon l'info publiée, Teague a disparu des écrans radars au milieu de l'été 2011.

— LSA ?

J'ai utilisé l'acronyme qui signifie « Dernière fois aperçue vivante ».

— Dans le comté d'Avery, pour autant qu'on sache.

— Teague avait-elle une activité sur Internet ?

— Aucune. Pas de Facebook, ni de compte Twitter. Aucune adresse courriel. Elle n'utilisait ni Buzznet, ni Blogster, ni Foursquare, ni LinkedIn. Pas même iTunes...

— Un téléphone portable ?

— Non.

Une fille de 18 ans sans cellulaire ? Bizarre.

— Vous avez parlé à sa famille. Que disent-ils ?

— Ils sont persuadés qu'elle s'est enfuie avec son petit ami.

— C'est souvent le cas.

— J'ai discuté avec quelques personnes sur cette éventualité. Le tableau qu'ils dressent d'elle ne colle pas avec cette théorie.

— Comment ça ?

— Teague était une vraie solitaire. Pas le genre à flirter. Et je n'ai pas trouvé trace du moindre petit ami sur qui elle aurait seulement posé les yeux. Pas de meilleure amie « à la vie, à la mort », pas de voisin, pas de chauffeur d'autobus, pas d'entraîneur.

— Juste la famille.

— Juste eux.

— Qui serait le petit ami ?

— Ils l'ignorent. Ou bien ils refusent de le dire.

— Donc, elle aurait gardé sa relation secrète. Les jeunes font ça, parfois.

— C'est difficile d'y parvenir dans ces coins perdus dans le bois. Teague évoluait dans un cercle très restreint. La famille. La maison. L'église.

— Elle a peut-être rencontré le garçon à l'école.

Strike a secoué la tête en signe de dénégation.

— Impensable, d'après ceux que j'ai interrogés.

— Teague était-elle bonne en classe ?

— Pas vraiment. Elle a été scolarisée dans une école catholique pour le primaire. Elle a poursuivi ses études à la polyvalente du comté d'Avery et s'en est plutôt bien sortie. Quoique personne là-bas ne se souvienne trop d'elle. Elle ne pratiquait aucun sport collectif, ni d'activités parascolaires. La femme à qui j'ai posé des questions — c'était, je crois, une conseillère d'orientation — m'a dit que, chaque matin, Cora était déposée à l'école par un de ses parents ou un de ses frères, qui venait la rechercher chaque soir.

— Une seconde. Vous avez téléphoné à l'école ?

— J'ai prétendu que j'aidais la famille.

Jesus. Quelle sacrée bonne femme !

— Le truc étrange, a-t-elle ajouté sans se rendre compte de ma désapprobation, c'est que la photo de Teague ne figure pas dans l'album des finissants.

— Il pourrait y avoir tout un tas de bonnes raisons à cela. Elle avait peut-être eu une sale journée et ne voulait simplement pas être photographiée ce jour-là. Ou bien elle était malade.

— Peut-être. La conseillère d'orientation m'a précisé que les bulletins de Teague faisaient état de fréquentes absences.

— A-t-elle mentionné des problèmes de drogue ou d'alcool ?

— Non.

— Un casier judiciaire ?

— Je l'ignore. Après la remise des diplômes, elle a commencé un boulot de gardienne d'enfant. Ça a duré quelques mois, puis elle s'est fait renvoyer.

— Pourquoi ?

— Pour des soucis de santé.

— Quel genre de soucis de santé ?

— Personne ne le sait.

— Qu'a-t-elle fait ?

— Elle est restée chez ses parents.

Je m'attendais à ce que Strike continue, mais elle s'est tue.

— Pour que je comprenne bien : personne n'a revu Cora Teague depuis trois ans et demi ?

— Absolument.

— Mais la police n'a jamais émis un avis de recherche la concernant.

— Exact.

— Et la famille croit qu'elle est partie de son plein gré.

— C'est ce qu'ils disent.

— Mais vous pensez que c'est une hypothèse peu probable.

— Oui, moi, et quelle que soit la personne qui a publié son nom sur CLUES.

J'ai hoché la tête, reconnaissant qu'elle marquait un point.

— D'après vous, c'est la voix de Cora Teague sur cet enregistrement ? ai-je dit en pointant le sac Ziploc.

— Je le pense.

— Vous pensez qu'elle a été assassinée et qu'on a jeté son corps quelque part. Et que ses restes ont été découverts et envoyés dans mon labo.

— Je suggère que vous preniez en compte cette possibilité.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que Teague puisse être dans mon établissement ?

— Il y a un an et demi, vous avez créé une entrée sur NamUs en détaillant un torse incomplet découvert dans le comté de Burke. Burke est situé sur la route qui part d'Avery. La période correspond. Les lieux correspondent. (Strike s'est redressée en ouvrant les bras.) Vous pouvez penser que je suis folle, mais je crois que ça vaut la peine d'y rejeter un coup d'œil.

Une civière a cliqueté dans le couloir. Une porte s'est ouverte, libérant le crépitement strident d'une scie d'autopsie sur un os. La porte a claqué, le bruit a été étouffé.

La voix plaintive sur l'enregistrement a résonné dans ma tête.

Je vous en prie, ne me tuez pas.

Je vous en prie.

Tuez-moi.

Comme la première fois, un frisson glacé a parcouru ma colonne vertébrale.

— Où avez-vous eu ça ? ai-je dit en montrant le porte-clés enregistreur.

Strike s'est appuyée contre le dossier de sa chaise.

— Je vous l'ai dit, je scrutais les sites qui établissent la liste des UID. J'espérais que des restes de victimes non identifiées pourraient conduire à Cora Teague. En vain. Puis j'ai été happée par des problèmes personnels et j'ai dû arrêter mes recherches pendant quelque temps.

Strike a marqué une pause, comme si elle songeait à ces problèmes dont elle n'avait rien dit et qui l'avait obligée à interrompre sa quête.

— La semaine dernière, je me suis replongée dans mes investigations sur Internet. Quand j'ai repéré votre

commentaire sur NamUs, c'était comme être au diapason, vous comprenez ? Comme à la télé.

Je ne comprenais pas, mais j'ai acquiescé.

— Votre entrée consignait des informations sur l'endroit où avait été découvert le torse. Alors je me suis dit, au diable, c'est pas si loin. Pourquoi ne pas y faire un tour en voiture ?

— Sérieux ? Vous vous êtes rendue dans le comté de Burke ?

— Oui. Une fois sur le lieu où on avait découvert le torse, il m'a semblé évident qu'il n'y avait qu'un endroit vers lequel une personne voulant se débarrasser d'un corps serait allée. J'ai emprunté le sentier qui descendait du belvédère, mais je n'ai rien trouvé hormis des nuées d'insectes. J'allais renoncer quand j'ai aperçu un porte-clés coincé entre les racines d'un vieil arbre. J'ai pensé que ce truc était sans doute là par hasard, pourtant je l'ai rapporté chez moi.

Sa bouche a fait une drôle de moue et Strike s'est tue.

— Vous avez remarqué la fonction enregistreur sur le porte-clés, et vous avez écouté ce qu'il contenait.

— Oui, a-t-elle murmuré.

— Et ensuite ?

— Je vous ai téléphoné.

Un long silence s'est installé entre nous. J'ai choisi mes mots avec soin avant de le rompre.

— Madame Strike, je suis impressionnée par votre enthousiasme. Et par votre persévérance à vouloir rendre aux familles les corps de victimes oubliées. Mais...

— ... vous n'avez pas le droit d'aborder les détails d'une affaire.

— C'est exact.

— Je m'y attendais.

Strike a pris une profonde inspiration, avant de serrer les mâchoires. Se préparait-elle à argumenter ? Ou bien allait-elle accepter ma mise en garde ?

— Je vous fais la promesse d'étudier ce dossier de près.

— Ouais, a-t-elle rétorqué avec un petit rire amer.
« C'est bon, je vous ai assez vue, foutez le camp ! »

Elle a attrapé le sac Ziploc d'un geste sec et s'est levée.

— Si vous me le laissez, ai-je proposé en me levant à mon tour, je le ferai examiner par un technicien du labo de la police.

Strike n'en démordait pas.

— Je ne crois pas, non, a-t-elle dit en glissant l'enregistreur dans son sac à dos.

Je lui ai tendu la main.

— Je vous téléphone. On reste en contact d'une façon ou d'une autre.

Strike a hoché la tête.

— J'apprécierais. Et je compte aussi sur votre entière discrétion.

J'ai dû arborer une mine perplexe.

— Jusqu'à la confirmation de son identité, inutile d'alerter les médias.

— Je ne donne jamais d'interview.

À moins que mes supérieurs me l'ordonnent. Je n'ai pas jugé utile d'ajouter ce détail.

— Désolée, docteure, je me devais de vous le préciser. C'est juste que... j'essaie de faire au mieux pour la famille.

— Bien entendu.

J'ai raccompagné Strike jusqu'au bout du couloir et je l'ai vue disparaître dans le hall d'accueil, tout en me demandant comment évoquer son histoire auprès de mon patron, le médecin légiste en chef du comté de Mecklenburg. Je savais à l'avance le regard que me lancerait Tim Larabee. Et les questions qu'il me poserait.

De retour à mon bureau, j'ai songé à la visite de Strike en étudiant toutes les possibilités.

Strike était un cas psychiatrique. Une arnaqueuse. Une enquêteuse futée à qui il ne manquait que la plaque de flic.

J'ai commencé avec l'option trois. Strike était une détective du web, bien intentionnée quoique trop zélée.

Elle avait découvert l'enregistreur de la façon dont elle l'avait raconté. Problème. Comme la police a-t-elle pu ne pas tomber dessus quand elle a fouillé l'endroit où reposait le torse ? Comment un appareil de ce type ne s'est pas abîmé en restant dehors tout ce temps ?

Admettons que la fille sur la bande soit Cora Teague. Admettons que Strike ait vu juste, Cora est décédée et ses restes sont conservés ici. Est-ce que le porte-clés appartient à la victime ? Cora a-t-elle enregistré ses pensées alors qu'elle était captive ? A-t-elle été assassinée ?

Autre possibilité : Strike a fabriqué l'histoire de toutes pièces. Elle fournit un faux enregistrement. Problème. L'escroquerie est rapidement dévoilée et Strike perd toute crédibilité. Pourquoi ferait-elle une chose pareille ? Parce qu'elle est folle à lier ? Parce qu'elle aspire désespérément à attirer l'attention des médias sur elle ? Options un et deux.

Ou alors c'est Teague l'arnaqueuse, et Strike sa victime crédule. Teague et deux copains à elle jouent la scène en l'enregistrant, puis se débrouillent pour que Strike découvre le porte-clés. Teague s'est évaporée dans la nature depuis trois ans et demi. Elle voulait peut-être simplement que rien ne change. Problème. L'enregistrement paraît étrangement réel. L'angoisse dans la voix me semble authentique.

Dernière hypothèse. Teague est de mèche avec Strike. Même question. Pourquoi ? Dans quel but feraient-elles ça ?

Dans mon métier, je rencontre tout un tas de motivations chez mes congénères, aussi vaste que la mer de Chine. Je suis plutôt douée pour repérer la tromperie. Pour évaluer la personnalité de quelqu'un.

En repensant à notre conversation, force est de constater que je n'ai pas le moindre début d'indice pour cerner le caractère d'Hazel « Lucky » Strike.

Chapitre 4

J'ai fixé le dossier jaune canari posé sur mon sous-main. Larabee allait patienter avant d'avoir des nouvelles du cadavre momifié.

J'étais toujours perdue dans mes pensées lorsque mon iPhone a bipé, annonçant un texto. Le message de la compagnie d'aviation a déclenché en moi un malaise que je n'avais pas vu venir.

Décision.

Profonde inspiration. J'ai composé un numéro. Tandis que mon appel s'envolait vers le nord du continent, je me suis représenté Ryan et les mots que j'allais employer pour élaborer ma défense.

Andrew Ryan, *lieutenant-détective, Service des enquêtes sur les crimes contre la personne, Sûreté du Québec**. Traduction : Ryan travaille sur des enquêtes criminelles. Je suis anthropologue judiciaire pour le Bureau du coroner dans *La Belle Province**. Pendant des années, Ryan et moi avons collaboré sur des affaires de meurtre.

À une époque, nous avons également été en couple, puis décidé d'un commun accord d'y mettre un terme. Il a ensuite choisi de disparaître. Et récemment, monsieur est sorti de son exil pour me proposer le mariage. Des mois plus tard, je suis encore tellement sidérée de son revirement que je n'arrive pas à me décider.

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

Je me suis représenté son visage. Il n'a certes plus la fraîcheur de la jeunesse, mais rides et ridules lui donnent un certain charme. Des cheveux blond sable. Des yeux bleu électrique. Des yeux dans lesquels se lirait bientôt une grande déception.

J'ai esquissé un sourire. Malgré mon appréhension de la conversation que je m'apprêtais à avoir avec lui, Ryan produisait cet effet-là sur moi. Il me manquait vraiment beaucoup.

Ryan a décroché, aussi gai qu'un pinson.

— Madame, je vous ai réservé une table de choix chez Milos. Et organisé tout un tas d'activités postprandiales. Uniquement pour deux.

— Ryan...

— « Postprandiales » signifie après le dîner. Et lesdites activités se dérouleront chez moi, en toute intimité.

— Je déteste ce que je vais te dire, mais je suis contrainte d'annuler mon voyage.

Ryan n'a pas répliqué.

— Une affaire à traiter. Deux, en fait. Je suis désolée.

— Eh bien, il y a des choses auxquelles un homme ne peut échapper, a-t-il marmonné dans une mauvaise imitation de John Wayne.

— *La chevauchée fantastique*, ai-je rétorqué en devant le titre du film. (C'était notre jeu habituel.) Tu veux que je te raconte ?

— Peut-être plus tard. Quand vas-tu reprogrammer ton vol ?

— Dès que j'aurai terminé.

Silence.

— Tempe, en mon for intérieur, je crains que cette citation ne convienne pas à la situation.

— Que veux-tu dire ?

— Es-tu certaine de repousser cette visite seulement pour des raisons professionnelles ?

— Évidemment. (Ma gorge s'est serrée tout à coup ; mes yeux me piquaient.) On se parle ce soir, d'accord ?

— Entendu.

Il a raccroché.

Je suis restée assise un instant, désespérée. J'étais sur le point de rappeler Ryan et de lui annoncer que j'avais changé d'avis. Au lieu de ça, j'ai composé le numéro de US Airways.

Tandis que je parlais à l'employé, mon regard est tombé sur le dossier jaune canari. Puis sur la chaise qu'avait occupée Hazel Strike.

De nouveau, j'ai repensé à la jeune fille à la voix terrifiée.

J'allais reporter ma visite à Ryan. L'homme à la télécommande aussi allait devoir attendre que je m'occupe de son cas.

Mais avant de discuter de Strike avec mon patron, il me fallait vérifier certains faits. Je ne me souvenais que de peu de choses sur cette affaire, hormis que j'avais procédé aux analyses sur demande spécifique, puisque le MCME, le Bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, en principe n'enquête pas sur des décès survenus dans le comté de Burke. Impossible de me rappeler pour quel motif j'avais été mandatée sur cette affaire.

Grâce à Strike, je savais que les restes avaient été retrouvés environ dix-huit mois plus tôt. Et que j'avais entré l'info dans la base de données du NamUs.

Je me suis connectée sur mon ordinateur, en utilisant les mots clés «comté de Burke» et un critère de date. Cela n'a pris que quelques instants. La défunte avait été enregistrée dans notre établissement sous la référence ME229-13. J'ai sorti mon rapport et j'en ai scanné le contenu.

Le ME229-13 était arrivé le 25 août 2013. Les restes avaient été découverts par un chasseur. Plus précisément, par son chien dénommé Mort. Je me souviens avoir gloussé de rire devant l'ironie de son nom ; ce n'était pas de circonstance, mais je n'avais pu m'en empêcher.

Mort avait fait sa macabre trouvaille à une trentaine de kilomètres au nord de Morganton, pas loin de l'auto-route 181 qui traverse toute la Caroline du Nord. Les os

gisaient en contrebas d'un belvédère, dispersés sur une cinquantaine de mètres carrés et recouverts de feuilles et de saletés diverses. Visiblement, le vieux Mort possédait un sacré flair.

Le policier chargé de l'enquête était une femme, Opal Ferris, shérif adjointe du comté de Burke. Je me souviens avoir été surprise de constater que Ferris avait été assez maligne pour remarquer qu'il s'agissait sans doute d'os humains. Elle était retournée arpenter le coin pour ramasser d'autres restes, avant de déposer le butin de Mort chez le médecin légiste du coin.

J'ai relu la partie de mon rapport intitulée « Conditions *post mortem* ».

Il ne restait quasiment pas de tissus mous, à cause des charognards et de l'inexorable action de la nature. Le peu qu'il y avait consistait en des bouts de ligaments coriaces, assez pour avoir maintenus ensemble deux segments de la colonne vertébrale. Le reste avait survécu sous la forme d'éléments isolés. Mon inventaire du squelette listait dix-huit tronçons de côtes, dont quinze entières et trois vertèbres brisées, deux fragments de clavicule, des morceaux d'omoplate droite et gauche, et un bout de sternum.

Dans la partie qui s'appelle « Âge au moment du décès », j'avais entré un âge situé entre 17 et 24 ans. Mon estimation était basée sur l'examen de l'extrémité des trois côtes sternales, à l'endroit où elles sont rattachées au sternum par du cartilage. Et sur l'observation du cartilage de conjugaison en partie fusionné. La clavicule gauche avait été trop endommagée pour permettre une étude correcte. En utilisant des mesures relevées sur des morceaux de colonne vertébrale intacte, j'avais calculé la taille de la victime entre 1,52 m et 1,82 m, une estimation trop large pour être un tant soit peu utile.

En me basant sur la qualité des os, et sur la présence et la quantité de tissus mous desséchés, j'avais calculé le TEM, temps écoulé depuis la mort : au minimum trois mois, au maximum deux ans.

J'avais été bien incapable de déterminer le sexe ou l'ascendance.

Et voilà.

J'ai quitté le système du MCME et je suis allée sur Internet où j'ai tapé www.NamUs.gov. Après avoir saisi mon mot de passe, j'ai cliqué sur la base de données des personnes non identifiées, puis j'ai fourni le numéro associé au torse du comté de Burke. La partie intitulée « Informations relatives à l'affaire » contenait la date et l'endroit où avaient été découverts les restes, plus la date de création du dossier. Aucune modification n'avait été enregistrée depuis lors. Le statut du cadavre était le même : « non identifié ». Mon nom figurait comme étant à la fois la personne à contacter et celle en charge de l'affaire. Bon d'accord, voilà comment Strike m'avait repérée.

J'ai parcouru les pages du rapport.

Je n'avais eu aucun élément à inscrire ayant trait au poids de la victime, aux cheveux, aux poils, aux yeux. Rien sur des amputations, des difformités, des cicatrices, des tatouages ou des piercings. Pas de preuves d'implants ou d'organes manquants. Absolument rien sur des vêtements, des chaussures, des bijoux, des lunettes ou un quelconque document. Pas de traces d'ADN. Aucunes empreintes digitales ni dentaires.

Guère étonnant que ces os aient été oubliés sur une tablette dans mon placard. Le ME229-13 consistait en un morceau du squelette du torse, sans tête et sans membre.

Je me suis levée de mon bureau. J'ai emprunté le couloir menant à une petite pièce dont les murs sont tapissés d'étagères en métal du sol au plafond. Y sont empilées des boîtes en carton annotées d'un numéro de référence inscrit au feutre noir.

La boîte ME229-13 était face à la porte, au deuxième niveau en partant du haut. Je l'ai attrapée et emportée dans la « salle qui pue », une pièce d'autopsie avec une ventilation spéciale pour s'adapter aux cadavres les plus odorants. Les décomposés, les flottants. Le genre de cas que je traite.

J'ai déposé la boîte sur la table d'autopsie et ai sorti d'un tiroir une paire de gants en latex et un tablier en plastique que j'ai enfilés. En soulevant le couvercle, j'ai trouvé, comme il fallait s'y attendre, une poignée d'ossements. À l'exception de la dixième vertèbre thoracique que j'avais fait bouillir pour la débarrasser des tissus mous, tous les os avaient pris une couleur acajou.

J'ai disposé chacun d'eux, un par un, en une forme anatomique. Quand j'ai eu terminé, une cage thoracique était étalée sur l'acier inoxydable. Les trous correspondants aux os manquants ressemblaient à des pièces de casse-tête non encore emboîtées.

Au cours de l'heure suivante, j'ai étudié sous la lampe loupe les os et les fragments d'os en notant les traumatismes *post mortem*. Des parties rongées et des plaies coniques laissées par les dents d'animaux errants. Quelques-unes des plaies avaient du tissu osseux spongieux jaunâtre à l'intérieur. L'absence de coloration m'indiquait que ces lésions étaient certainement dues à ce brave Mort.

Je n'ai constaté aucune preuve de traumatisme *ante mortem*. Pas de côtes cassées cicatrisées ou en cours de cicatrisation. Aucun remodelage osseux résultant du déboîtement d'une clavicule ou d'une vertèbre.

Aucune trace non plus de blessures *perimortem*. Pas de fractures occasionnées par un traumatisme contondant ou par une plaie par décélération. Pas d'impact d'entrée ou de sortie de balle. Pas de coupures ou d'entailles causées par un instrument tranchant. Rien qui ne suggère qu'il y ait eu des violences au moment de la mort.

Je n'ai remarqué aucune trace de maladie ou d'anomalie. Pas de porosité, d'empâtement, de lésion suggérant une malnutrition, une maladie infectieuse ou un trouble métabolique.

Découragée, je me suis redressée en haussant les épaules. Comme la première fois, je ne savais rien du sexe, de la race, de l'état de santé ou des circonstances du décès du ME229-13.

La pendule affichait 14h37. Larabee attendait mon rapport sur l'homme à la télécommande.

Qu'est-ce que je tenais qui *puisse* apporter quelque crédit à la théorie d'Hazel Strike ?

J'ai jeté un coup d'œil au casse-tête du torse.

La taille des os était dans la moyenne pour une femme assez grande ou un homme petit. L'âge au moment de la mort, entre 17 et 24 ans, collait avec celui de Cora Teague. La taille de la victime, entre 1,52 m et 1,82 m, était cohérente avec la moitié de la population nord-américaine.

Cohérente. L'expression favorite des experts en médecine légale. Ni une adéquation totale ni une infirmation. J'ai pris une note pour ne pas oublier de me renseigner sur la taille de Cora Teague.

De nouveau, j'ai songé à Strike. Était-elle une espèce de charlatan ou juste une cinglée ? Ou était-elle tombée sur quelque chose de vraiment nauséabond ?

Je ne voyais rien à l'examen des os qui suggère un acte criminel. Sauf le fait qu'ils avaient été retrouvés au milieu de nulle part, en contrebas d'une route asphaltée à deux voies.

Comment l'individu ME229-13 avait-il pu finir dans un coin aussi isolé ? La victime avait-elle erré depuis l'autoroute ? Fait une chute du belvédère ? Sauté ?

L'explication impliquait-elle des événements beaucoup plus sinistres ? Le corps avait-il été balancé du belvédère ? Jeté d'une voiture en pleine nuit ?

J'ai de nouveau entendu la voix plaintive dans ma tête. J'ai frissonné.

À l'aide d'une scie d'autopsie, j'ai prélevé un petit carré d'os sur la clavicule la moins abîmée, je l'ai glissé dans un flacon en plastique étanche et j'ai inscrit sur le bouchon le numéro de référence MCME, la date et mes initiales. Je n'avais guère d'espoir de tirer un ADN de cet os, mais au moins nous avions un échantillon pour essayer.

La théorie de Strike pouvait-elle avoir quelque fondement ? Un membre de la famille Teague accepterait-il

un prélèvement d'ADN ? Et Larabee, accepterait-il de lâcher de l'argent pour ces analyses ?

Des éléments de l'histoire de Strike ne tenaient pas debout. La shérif adjointe Ferris aurait foulé la scène de crime, découvert d'autres os, et pourtant elle n'aurait pas vu le porte-clés ? Et Hazel Strike, elle, l'aurait trouvé ?

Les tubes fluorescents au-dessus de ma tête bourdonnaient doucement. J'avais la nuque et les épaules raides, et un méchant mal de tête menaçait.

Ça suffit.

J'ai rangé le ME229-13 dans la réserve, et je suis retournée à mon bureau. En longeant les autres salles d'autopsie, je n'ai pas entendu le moindre vrombissement ni crépitement. Les médecins en avaient terminé avec les incisions en Y pour le reste de la journée.

Je persiste à conserver des archives papier de tous mes dossiers. Archaïque, certes, mais on s'y retrouve. Je me suis dirigée vers mon meuble de classement pour en retirer un dossier jaune fluo avec l'inscription ME229-13. Il m'a paru bien peu épais.

Une fois assise, j'ai ouvert la chemise cartonnée. Y était épinglé le petit sachet brun que je cherchais. J'ai passé lentement en revue les photos prises par Opal Ferris sur la scène de crime. Comme en 2013, j'ai été impressionnée par la nécessité pour la shérif adjointe de disposer de documents. Moins impressionnée par ses talents de photographe.

Le premier cliché, 9 × 13, représentait le belvédère, bien que la plupart des détails étaient masqués par des taches de couleur, car la photo avait été prise à contre-jour. Même chose pour la suivante. Sur la troisième, on voyait un terrain plat avec une rambarde et, au loin, une pente très abrupte. Au fond, des étendues de forêt. Les autres photos offraient un paysage panoramique constitué d'arbres, principalement des pins, et un endroit où poussait du laurier des montagnes à foison. Sans nul doute, le lieu où Mort s'était aventuré.

La dernière série de clichés représentait des gros plans des os *in situ* : un petit tas de côtes dans la pénombre, un bout de colonne vertébrale à moitié enfoncé dans le sol, une vertèbre isolée sortant de la terre à la base d'un pin.

Sur chaque image, on voyait les plots de repérage en plastique jaune, mais aucune échelle ni flèche directionnelle n'avait été indiquée. Certaines étaient nettes, d'autres floues à cause d'une lumière inadéquate ou parce que l'appareil avait bougé. Et il paraissait évident que Ferris avait nettoyé un peu et réarrangé les choses avant la prise de vue.

Sur la dernière image, plein cadre, la clavicule droite était visible, la soudure osseuse légèrement ondulée apparaissait en gros plan. J'ai fixé ce qui équivalait à un indicateur de jeunesse. Cora Teague avait 18 ans la dernière fois qu'on l'avait vue. Cet os lui appartenait-elle ? Si ce n'était pas elle, quel enfant avait perdu la vie dans cette région montagneuse ?

Il était temps d'avoir une petite discussion avec Opal Ferris. Ensuite, je m'occuperais de l'homme à la télécommande.

J'ai cherché son numéro et l'ai appelée. Ça a décroché à la première sonnerie.

— Police du comté de Burke, votre appel concerne-t-il une urgence ?

La voix féminine était atone, mécanique.

— Non, j'aimerais p...

— Ne quittez pas, s'il vous plaît.

J'ai patienté.

— Votre nom, madame ?

— D^{re} Temperance Brennan.

— La raison de votre appel ?

— J'aimerais parler à la shérif adjointe Opal Ferris.

— Quel motif ?

— Les restes trouvés près de l'autoroute 181.

— Ne quittez pas, s'il vous plaît.

J'ai attendu, mais au bout d'une minute j'ai reposé le combiné et enclenché le haut-parleur.

— OK, quand ces restes ont-ils été découverts ?

— Août 2013, ai-je répondu sur un ton plus froid que je ne l'aurais voulu.

Je commençais à avoir un mal de crâne, et cette attente me mettait les nerfs en boule.

— Pouvez-vous me donner davantage de précisions ?

— Non.

Léger blanc.

— Ne quittez pas, s'il vous plaît.

Mais non, je ne quitte pas ! Là, l'attente a duré encore plus longtemps.

Je tapotais le sous-main du bout de mes doigts, et de l'autre main, je massais ma tempe droite en cercles concentriques. Un petit clic sur la ligne et la même voix s'est élevée du téléphone.

— La shérif adjointe n'est pas disponible. Pourriez-vous me laisser vos coordonnées ?

Je lui ai donné le numéro de ma ligne directe au MCME, ainsi que celui de mon cellulaire. Je lui ai fait sèchement remarqué que le premier était celui d'un bureau de médecine légale.

La femme m'a souhaité une bonne fin de journée, et puis plus rien.

J'ai brutalement enfoncé la touche qui coupait l'appel. Tentative dérisoire de vouloir contrôler la situation.

Le monde derrière ma porte était soudain devenu très calme. Les enquêteurs étaient soit en train d'emballer des corps, soit dans leur cubicule à remplir la paperasse. Les pathologistes s'étaient enfermés dans leur bureau pour vaquer à d'autres obligations.

Mes yeux se sont posés sur le dossier qui gisait sur mon sous-main. Puis un autre coup d'œil, cette fois à ma montre : 15 h 55.

J'avais envie de rentrer chez moi, de partager mon repas avec mon chat, Birdie, et d'avoir une conversation avec Ryan. Apaisante ?

Je me suis imaginé la tête que ferait Larabee. Le regard à la fois préoccupé et détaché qu'il allait me lancer pour avoir négligé l'homme momifié.

— Super.

J'ai ramassé le dossier avec l'intention de retourner dans la salle qui pue. J'étais en train de faire pivoter mon fauteuil lorsque mon iPhone a sonné. Persuadée que ce devait être Opal Ferris, j'ai répondu.

Ce n'était pas elle.

Le coup de fil a démultiplié mon mal de crâne.